

Le même document poursuit au sujet de Guy, fils de Laurent : « Guy Morel fut commis par son père l'an 1441 pour informer en l'absence du procureur général du bailliage de Senlis des différends qui étaient entre le maire et les habitants de Beauvais et leur évêque. Fit sous le mesme et seul nom de Morel et en qualité d'écuyer, seigneur de Largny, donation à Jean Morel son fils le 5 Août 1451 de tout ce qu'il avait à Viarmes et environs pour lui aider à vivre plus honnêtement et trouver un meilleur mariage ».

Jean, fils de Guy, est qualifié noble homme, licencié ès lois, lieutenant général du bailli de Senlis en 1490. Il était aussi maire de Beauvais en 1522. Dans les documents d'Hozier (B.N. - P.O. 666 - Dossier 15.570), il est le dernier à être qualifié seigneur de Largny, la famille s'étant fixée en Picardie pour plusieurs générations.

Robert LANDRU.

Tombes et Monuments militaires du Canton de Villers-Cotterêts

Époque des Guerres Napoléoniennes

Une seule tombe appartient à cette époque, c'est celle du Lieutenant Marie du 50^e de ligne tué devant Villers-Cotterêts le 28 Juillet 1815. Elle est située à droite, route de Fleury, au carrefour avec la route de Soissons.

Deux récits de la mort du Lieutenant Marie nous ont été donnés. L'un dans l'Histoire du Valois de 1888, par Dujardin, l'autre dans un ancien bulletin de la Société historique de Villers-Cotterêts. Les voici :

a) *Extrait de l'Histoire du Valois* *par Dujardin*

« Au cours de la campagne de 1815, alors que les troupes Françaises faisaient retraite, la Division Vandamme était arrivée à Soissons le 27 Juin au soir. Le 28 elle en repartait à une heure du matin, pour continuer son mouvement de retraite par La Ferté-Milon.

Le général venait de s'engager dans la forêt lorsqu'il entendit une canonnade du côté de Villers-Cotterêts. Il força sa marche et au moment où le détachement d'avant-garde débouchait dans la plaine de Saint-Rémy, l'officier qui le commandait fut tué d'une balle au front. Il était 6 heures du matin — à 7 heures Pirch et ses Prussiens battaient en retraite — une dame de Villers-Cotterêts, Madame Legrand, nous a raconté que son père, se trouvant dans la rue quand le corps Vandamme traversait la ville, aperçut un Français portant autour du cou un mouchoir ensanglanté. Le croyant blessé il lui offrit ses soins. « Non, répondit le soldat, je n'ai rien, c'est la cervelle de mon lieutenant. Ils ont tué mon lieutenant, mais je l'ai bien vengé ».

En parcourant le champ de bataille, des habitants trouvèrent le cadavre de cet officier. Ils lui creusèrent une fosse à l'endroit même où il gisait. Plus tard, les anciens soldats de la contrée élevèrent un petit monument à ce jeune lieutenant, victime des grandes guerres de la République et de l'Empire. Pendant soixante ans, ils firent de pieux pèlerinages à cette tombe. Ceux des vieux compagnons de gloire de Napoléon, qui vinrent terminer leur existence au dépôt de mendicité de Villers-Cotterêts, allaient cueillir des fleurs dans la forêt, ils en tressaient des couronnes qu'ils suspendaient à la croix de fer de leur officier, disaient-ils. Aucun des morts glorieux de cette longue épopée n'a été l'objet d'un culte aussi fervent. Tous ces vieux soldats sont morts aussi et la tombe de l'officier est abandonnée. La croix a été brisée par un ouragan et le monument disparaît sous les feuilles et les ronces. Il est situé sous un grand hêtre, à droite et à 3 mètres de la route de Fleury, à environ 20 mètres de la plaine de Saint-Rémy et de la route de Soissons.

Pendant longtemps, aucun nom ne fut inscrit sur cette tombe. On ignorait comment s'appelait le vaillant officier qui, après la défaite, reposait à l'ombre de la forêt, comme un touchant souvenir de nos malheurs.

Plus tard, en 1830, un capitaine du 31^e de ligne, de passage à Villers-Cotterêts, fit connaître que l'officier tué se nommait Marie. Il avait été son compagnon d'armes, son ami. Tous deux servaient au même régiment lors du combat de la plaine de Saint-Rémy.

En 1885 nous eumes la curiosité de faire des recherches au ministère de la Guerre. En voici le résultat :

Marie Étienne-Maximin, né le 29 Mai 1790 à Goux (Tarn-et-Garonne), arrondissement de Moissac, canton de Montaigu, était fils d'Étienne et d'Elisabeth Gary. Entré au service le 30 Mai 1810 à sa sortie du lycée de Cahors, fourrier le 28 Août 1810, sergent-major le 20 Décembre 1812, sous-lieutenant le 30 Janvier 1814. Blessé par une balle à la cuisse gauche le 30 Mars 1814 devant Paris. Resté sur le champ de bataille de Villers-Cotterêts le 28 Juin 1815.

Il avait fait les campagnes de 1810 à 1812 en Espagne et au Portugal, celle de 1813 à 1814 à la grande armée et de 1815 (France). Marie appartenait au 50^e de ligne lorsqu'il a été tué. Ce régiment était devenu le 46^e en 1814 et de nouveau 50^e en 1815 ».

b) *Extrait d'un ancien bulletin
de la Société historique de Villers-Cotterêts*

« Le 28 Juin 1815 la Division du général Vandamme, ou plus exactement la 1^{re} Division du 4^e corps (général Gérard) qui, après le désastre de Waterloo où elle n'assista pas, le 4^e corps ayant été placé sous les ordres de Grouchy. La 1^{re} Division du 4^e corps, dis-je, qui se dirigeait sur Paris, fut arrêtée vers six heures du matin à l'entrée de la plaine de Villers-Cotterêts, par un corps de Prussiens fort d'environ 6.000 hommes (infanterie, cavalerie, artillerie) qui occupait la ville depuis quelques heures seulement. Le 50^e de ligne, commandé par le capitaine Lavigne et éclairé par 2 escadrons de cheval-légers (ou chasseurs à cheval), prit le premier contact avec l'ennemi, bivouaquant dans la plaine de Saint-Rémy, dans les grandes allées, et sur la pelouse du parc.

Un combat opiniâtre s'engagea qui dura près de 2 h. 30 et qui se termina à l'avantage des Français.

A 8 heures les troupes prussiennes évacuaient la ville et se retiraient précipitamment par la route de Cœuvres, l'allée royale et la route du Faîte où la canonnade les poursuivit encore jusqu'à 9 heures.

La Division française occupa à son tour Villers-Cotterêts où elle ne fit d'ailleurs qu'une très courte halte.

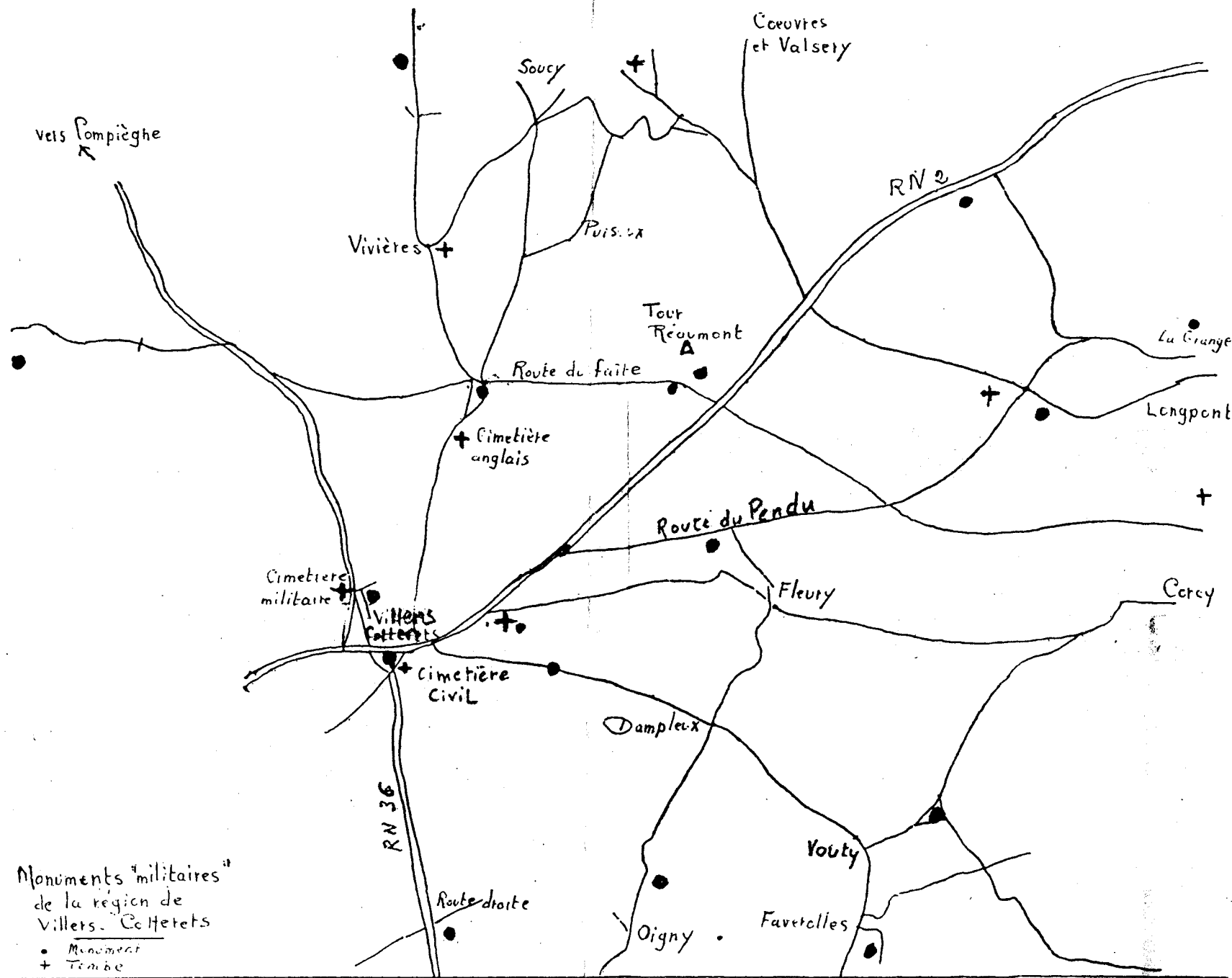
Dans l'après-midi de ce même jour, de nombreux habitants de Villers-Cotterêts se rendirent en curieux sur le champ de bataille. Des tués et des blessés gisaient un peu partout sur le sol, sous bois et sur la route, dans la plaine et dans les fossés.

Des témoins oculaires nous ont affirmé en avoir compté plus d'une trentaine, tant Français que Prussiens.

On transporta les blessés au dépôt de mendicité de la Seine où, malgré les soins du médecin Lecosse (celui-là même qui mit au monde Alexandre Dumas), deux d'entre eux moururent encore, tandis qu'on enterrait les tués à la place même où ils étaient tombés.

Parmi ces derniers se trouvait, frappé d'une balle dans la tête, un officier qui fut enterré à part ; mais comme il n'était porteur d'aucun papier ou document pouvant faire connaître son identité, on se contenta de placer sur sa tombe une croix de bois, peinte en noir, sur laquelle on inscrivit tout bonnement une date :

« 28 Juin 1815 ».



On n'aurait, très probablement, jamais su le nom de cette victime du devoir militaire si le 28 Septembre 1830, le 31^e de ligne étant de passage à Villers-Cotterêts, un capitaine adjudant-major de ce régiment, Monsieur Marie, ne s'était présenté à la mairie pour s'informer de ce qu'était devenu un officier qu'il avait vu succomber, d'un coup de feu, à l'entrée des champs de Villers-Cotterêts, à l'angle d'une route venant de Soissons et d'une autre petite route se prolongeant dans la forêt, le 28 Juin 1815 au matin.

On lui répondit qu'il était resté mort sur place, qu'on ignorait son nom et son pays, et qu'il avait été inhumé sur le lieu même où il avait été frappé. Alors ce capitaine déclara que le militaire en question s'appelait Marie, comme lui, qu'il était sous-lieutenant au 50^e de ligne, né à Montauban ou dans les environs de cette ville, élevé comme lui, aux pupilles de la garde, et qu'il l'avait beaucoup connu, parce qu'alors, il était lui-même lieutenant au même régiment.

La mairie pris note de ces renseignements qui constituaient un acte d'état civil, et ce fut tout. Jamais on ne chercha à savoir si cet officier avait quelque part une famille ayant intérêt à connaître son décès.

Jusqu'en 1853, quatre sapins végétèrent autour de cette tombe puis ils moururent. La modeste croix de bois, tombée elle-même, fut remplacée par une autre de même nature et, par les soins de quelques Cotteréziens, on adjoignit à cette croix un éclat de roche sur lequel on ne vit longtemps que la date du 28 Juin 1815 écrite au charbon.

A quelque temps de là, les mêmes Cotteréziens firent graver ou plutôt frapper la plaque de zinc qui existe encore aujourd'hui et qu'on fixa beaucoup plus tard sur une croix de fonte offerte, croyons-nous, par la Ville et la Société de gymnastique « l'Espérance ».

La croix de fonte dont il est question ici, fut par la suite frappée par la foudre et sectionnée ; elle fut réparée lors de la restauration du monument exécutée en 1966 par les soins du Souvenir Français.

Certaines personnes anonymes, l'été, viennent encore de temps en temps déposer des fleurs au pied de cette tombe.

— Guerre de 1914-1918 —

Villers-Cotterêts

Rue Demoustier. —

Au n° 24, sur l'immeuble ayant appartenu à Monsieur Lefèvre Cécile, où se trouve actuellement le musée Alexandre Dumas, a été apposée une plaque rappelant aux passants que cet immeuble fut, au cours de la guerre 1914-1918, le Quartier

Général du Général Maunoury.

Cette initiative est due à la Société Historique de Villers-Cotterêts qui inaugura cette plaque en 1965 en présence de Monsieur le Préfet de l'Aisne, de Monsieur le Sous-Préfet de Soissons, de Monsieur Moreau-Néret Président de la Société historique, de Monsieur Baur Conseiller général et Maire de Villers-Cotterêts. Une allocution de Monsieur Painvin qui fut officier adjoint au Général Maunoury à Villers-Cotterêts, alors qu'il commandait la 6^e armée, retraça le caractère et l'œuvre de ce grand chef.

Un détachement militaire rendit les honneurs.

Route de Compiègne. —

Route de Compiègne, à la sortie de la ville, sur la gauche, se trouve le cimetière militaire et son ossuaire.

Au début de la guerre de 1914 les premières victimes militaires, enterrées à Villers-Cotterêts, provinrent de convois revenant de Belgique, s'arrêtant en gare de Villers-Cotterêts.

A cette époque lorsqu'un train de blessés arrivait en gare de Villers-Cotterêts une équipe de Croix-Rouge assistait le Docteur Moufflier qui donnait ses soins aux blessés pendant cet arrêt. On descendait les morts et on les conduisait dans une voiture à bras au cimetière civil où ils étaient enterrés dans leur capote. Le Doyen de Villers-Cotterêts, l'abbé Grimblot, ne manquait jamais d'accompagner ces tristes convois improvisés. La voiture à bras utilisée était celle de la tapisserie Mandrierie établie sur la place de l'horloge (Place du Dr Moufflier) où habite actuellement Monsieur Bigot, libraire.

Ceci se passa ainsi du 4 Août au 1^{er} Septembre 1914, date de l'arrivée des Allemands à Villers-Cotterêts.

Un hôpital fut alors installé par la Croix-Rouge Française à l'école des garçons. Le Docteur Moufflier y cumulait les fonctions de Médecin et de Chirurgien. Il y opérait aidé des Dames de la Croix-Rouge locale et des sœurs de l'hôpital civil dont la Supérieure était Mère Hyacinthe.

Après la bataille de la Marne et le départ des Allemands, un médecin militaire lui fut adjoint. En 1915 cet hôpital fut transféré au château François I^{er} et une annexe installée à la cure pour y soigner les officiers. Par la suite des baraques furent également installées en annexe dans l'allée royale du parc. Cet hôpital fonctionna jusqu'à la fin de la guerre.

Pendant toute la durée de la guerre on enterra les militaires au cimetière civil. On y mit jusqu'à 4 corps l'un au-dessus de l'autre. La guerre terminée, la ville de Paris céda à l'État la partie nord du cimetière qu'elle possédait, route de Compiègne, pour les hospitalisés de la Maison de Retraite. Le mur, côté route, fut abattu et remplacé par une grille. Une plantation fut faite pour séparer les deux cimetières. Dans ce cimetière

national on regroupa les militaires enterrés au cimetière civil et ceux enterrés dans les environs de Villers-Cotterêts.

Violaine

Dans une pâture, près du village, côté ouest, est une plaque de bronze de 0,40 × 0,30 environ, posée sur un petit grès. Le tout est entouré de 10 bornes en ciment. Sur cette plaquette on lit l'inscription suivante :

A la mémoire du Sergent Dudley Gilman Tucker,
volontaire américain tombé glorieusement dans ce
voisinage en combattant contre 6 avions ennemis
le 8 juillet 1918. Il a donné sa vie pour la liberté.

C'est la mère de ce sergent aviateur qui a fait édifier ce petit monument.

Oigny-en-Valois

Sur la route de Dampleux, à la sortie d'Oigny, près du pont de l'ancienne voie ferrée, se trouve un monument élevé à la mémoire de 52 militaires français tués du 1^{er} Juin au 18 Juillet 1918 et inhumés dans ce lieu où ils restèrent 4 ans. Ces militaires avaient été tués dans les environs et ramenés là en attendant la fin des hostilités. Il y avait également parmi eux une femme d'Oigny et son enfant tués par l'éclatement d'un obus.

Après la guerre les corps de ces militaires furent relevés, rendus aux familles ou transportés au cimetière national de Villers-Cotterêts, route de Compiègne.

C'est alors que Monsieur Dane, le père de Madame de Coupigny (propriétaire actuelle du château d'Oigny), fit élever à ses frais ce monument, pour perpétuer la mémoire de ces braves.

Faverolles

Route Nationale 373 et Départementale 17, à l'intersection des routes de Vouty, Maureux et Corcy, s'élève un important monument dit : « Monument des Loups ». Il fut élevé à la mémoire des morts de la 128^e Division au cours de la guerre 1914-1918. Son nom lui vient de ce que cette Division ayant tenu longtemps le secteur du Bois-le-Prêtre en Argonne, les soldats lui appartenant avaient été surnommés les loups du Bois-le-Prêtre.

Il fut élevé, par souscription ouverte au sein des Amicales de toutes les unités ayant appartenu à cette Division, à l'endroit même où elle arrêta l'offensive allemande de 1918.

En effet, le 31 Mai 1918, l'ennemi avait franchi en masse l'Aisne et la Vesle. Ses avant-gardes avaient atteint la Marne et l'Ourcq. Paris était menacé.

La 128^e Division reçut l'ordre de stopper cette avance coûte que coûte. Les 167, 168 et 169^e régiments d'infanterie furent mis en ligne en avant même de la forêt de Villers-Cotterêts et se battirent début juin à Dampleux, Fleury, Oigny, Corcy. Les combats les plus acharnés se déroulèrent sur la Savière, au bois Madame et au buisson du Haut Wison.

Du 5 Juin au 17 Juillet le 169^e R.I., à lui seul, perdit sur la rive Est de la Savière 26 tués, et eut 291 blessés et 12 disparus. Mais partout l'avance ennemie fut stoppée, ce qui permit l'offensive victorieuse de la 10^e Armée qui, le 18 Juillet 1918, sous le commandement du Général Mangin, attaqua en direction de Fère-en-Tardenois et libéra le territoire.

Sur ce monument des inscriptions rappellent tous les combats auxquels la Division participa et 4 médaillons en bronze placés au sommet représentent l'emblème de la Division : les loups.

Ce monument fut inauguré le 11 Octobre 1927.

Sur le territoire de Faverolles également, non loin de l'église, dans la plaine du Buchet, au milieu d'un champ, se dresse une grosse pierre surmontée d'une croix. Une plaque indique qu'à cet endroit est tombé l'aviateur Jean Bouillant, descendu le 6 Juin 1918.

Ce monument vient d'être restauré par les soins du Souvenir Français.

Dampleux

Sur la route de Dampleux à Villers-Cotterêts, en face de la maison forestière de la Croix de Dampleux, on remarque un monument en pierre de taille ayant la forme d'un obélisque de 2 m 50 de hauteur, surmonté d'une croix.

Sur sa face antérieure est gravée l'inscription suivante :

« A la mémoire des gardes des Eaux et Forêts :

Georges Desperrois

tombé au champ d'honneur

le 30 Janvier 1915 (Bois de la Grurie).

Ferdinand Humbert

Henri Magnan

Charles Rambouillet

morts pour la France les 14 Octobre 1914,

20 Octobre 1914, 29 Novembre 1914 ».

Fleury

Au nord du village, sur la route forestière du Pendu, a été élevé un monument à la mémoire des morts des 46^e et 246^e régiments d'artillerie.

Ce monument porte les inscriptions suivantes :

sur la face Nord :

« Aux glorieux morts, aux héros des 46^e et 246^e Régiments d'Artillerie ».

sur la face Sud :

« A la pieuse mémoire de Georges Dumont du 46^e Régiment d'Artillerie qui, à cette place, fut mortellement blessé par un éclat d'obus le 3 Juin 1918 à l'âge de 20 ans ».

Ce monument fut élevé par souscription ouverte au sein des Amicales régimentaires des deux régiments précités et avec une participation importante de la famille de Georges Dumont.

Il fut inauguré le 5 Juin 1925.

Chaque année les anciens des 46^e et 246^e Régiments d'Artillerie viennent régulièrement se recueillir au pied de ce monument et en passant dans notre ville déposent une gerbe de fleurs au monument aux morts de la place Mouffier.

Pendant de longues années et jusqu'à sa mort, c'est Monsieur Josenans d'Oigny qui, en qualité de président de l'Amicale régimentaire du 46^e d'artillerie, régiment auquel il avait appartenu pendant la guerre, organisa cette cérémonie du souvenir.

Longpont

Carrefour de Chavigny. —

Au bord de la route qui joint Longpont à la Route nationale n° 2, à environ 1.600 mètres de Longpont (mais sur le territoire de Montgobert), au carrefour de Chavigny exactement, se trouve un important monument élevé par ses amis à la mémoire de Van Vollenhoven, capitaine au régiment d'infanterie coloniale du Maroc. Ce vaillant officier, ancien gouverneur d'Indochine et de l'Afrique occidentale Française, qui, malgré ses fonctions, s'était engagé à la déclaration de guerre, a été tué lors de l'offensive du Général Mangin le 19 Juillet 1918. Il est mort au poste de secours de Chavigny où il avait été transporté très grièvement blessé et fut enterré à cet endroit.

Ce monument comporte trois parties. La pierre tombale portant le nom, le grade et l'unité du défunt. Au-dessus un bas-relief rappelle la vie du héros tant au point de vue civil que militaire. De chaque côté du bas-relief, gravée sur les pages d'un grand livre ouvert, sa citation : « Officier d'une valeur et d'une vertu antiques, incarnant les plus belles et les plus solides qualités militaires. Mortellement frappé au moment où électrisant sa troupe par l'exemple il enlevait une position ennemie opiniâtrement défendue. A placer au rang des Bayard et des La Tour d'Auvergne et à citer en exemple aux générations futures, ayant été l'un des plus brillants parmi les plus braves.

L'ensemble du monument est dominé par le profil du capitaine Van Vollenhoven coiffé de son casque.

L'inauguration a eu lieu le 6 Novembre 1938 sous la présidence de Monsieur Albert Lebrun Président de la République, de Monsieur Georges Mendel Ministre des Colonies, Monsieur Champetier de Rives Ministre des Pensions, et d'un grand nombre de personnalités civiles et militaires.

Maison forestière de Chavigny. —

Non loin du monument de Van Vollenhoven, dans le jardin même de cette maison forestière, une pierre tombale porte le nom du capitaine Van Hoot tué le 17 Août 1918.

Hollandais d'origine, engagé dans l'armée française, il repose là, loin de sa patrie, ayant combattu pour notre liberté.

Cimetière de Longpont. —

Dans le carré militaire de ce cimetière sont enterrés 35 militaires de tous grades et de toutes armes, soldats tués au cours de la bataille de 1918 ou mobilisés de la commune dont les corps ont été ramenés après la guerre.

Route Forestière du Faîte. —

Entre la Route nationale n° 2 et le Chemin d'I.C. 31, à la cote 255, lieu-dit la Tour Réaumont, un peu en retrait du chemin, se trouve sur un monticule un monument en granit. Il rappelle que près de cet endroit, le Général Mangin, commandant la 10^e armée, avait fait élever en charpente un observatoire accolé à deux grands arbres de la forêt. De là il dirigea l'attaque du 18 juillet 1918 qui provoqua la débacle allemande et la libération du territoire.

En 1925 cet observatoire fut entièrement détruit par une violente tempête et les arbres qui le soutenaient déracinés. On envisagea alors de perpétuer son souvenir en gravant sa silhouette sur une dalle de marbre pour montrer aux générations futures comment était établi cet ouvrage et rendre hommage au grand soldat qui conçut l'offensive du 18 juillet 1918.

Il est à noter que ce monument n'est pas situé à l'emplacement même où se trouvait l'observatoire en 1918 mais à une cinquantaine de mètres.

Ce monument fut inauguré le Dimanche 14 Novembre 1926 en présence du Maréchal Foch, du Général Weygand, du Général Gouraud, de la Maréchale Mangin et de ses enfants, et de nombreuses personnalités dont M. Mouffler, Maire de Villers-Cotterêts. Il a été élevé par souscription publique.

Un peu plus loin, de l'autre côté de la route, mais au bord de la route même, se trouve un petit monument (dalle surmontée d'une croix) élevé à la mémoire du lieutenant Chasseval du 11^e Dragon, tué le 14 Juin 1918.

Montgobert

Le monument aux morts de la commune de Montgobert porte à sa partie inférieure une plaque de marbre blanc sur laquelle on lit :

Général Pierre des Vallières
tué à Montgobert le 26 Mai 1918
à la tête de la 151^e D.I.

Voici le récit de sa mort relaté par un de ses anciens compagnons d'arme, paru en 1967 dans un bulletin du Souvenir Français :

« Le 28 Mai 1918 le Général des Vallières inspecte le front situé entre Leury et Juvigny, du côté de TERNY-SORNY. Là se trouve en position une batterie du 250^e R.A.C.P. (régiment d'artillerie de campagne portée) commandée par le Cdt Robert Husson, assisté du Lieutenant de Woillemont.

Alors que le Commandant Husson est occupé à surveiller à la lunette le tir de ses pièces, arrive le Général des Vallières en auto, accompagné du Lieutenant Richard, son officier d'ordonnance. Constatant l'ardeur des artilleurs il fait arrêter sa voiture et leur crie : « Bravo les artilleurs, vous faites du bon travail. Hardi. Continuez ! ». Puis il serre la main de de Woillemont et repart en direction de Juvigny.

A peine sa voiture s'est-elle éloignée que paraît le Commandant Husson. Mis au courant il envoie immédiatement à la poursuite du général, un motocycliste, pour l'informer qu'une mitrailleuse lourde allemande balaye sans arrêt la route de Juvigny et qu'il va se faire tuer.

L'homme part en trombe, mais trop tard, le drame est accompli ».

Ce drame le voici tel qu'il nous est rapporté dans le carnet de route de Husson :

« Le général voulant regagner son poste de commandement à Chavigny s'était engagé, sans méfiance, sur la route de Juvigny. Il roulait à vive allure, lui assis à droite dans la voiture, avec son officier d'ordonnance, le Lieutenant Richard, à sa gauche. Soudain une mitrailleuse en position à moins de 400 m au nord de la route, prend l'auto pour cible et la couvre de projectiles. Atteint de plusieurs balles, le Général des Vallières s'affaisse. Il a été tué raide. Grièvement blessé par la même rafale, son chauffeur garde toute sa présence d'esprit, appuie à fond sur l'accélérateur et fonce dans les ruines du village. Là, à l'abri des murs encore debout, il arrête l'auto qui, ses pneus crevés, ne peut guère aller plus loin. Profitant de cette accalmie, le lieutenant Richard, miraculeusement épargné, confie la garde du cadavre de son chef au chauffeur et, à pied, gagne Chavigny où il rend compte au Commandant Karcher, chef d'État-Major de la 151^e D.I.

Dans la nuit une courte attaque est montée sur Juvigny. Les Allemands, qui n'ont pas eu le temps de s'organiser solidement, sont bousculés. Le corps du général retrouvé, est ramené à l'arrière.

Quelques jours plus tard il fut inhumé avec les honneurs militaires dus à son rang, dans le petit cimetière de Montgobert ».

Il y repose toujours et chaque année des membres de sa famille viennent fleurir sa tombe.

Château et Mairie de Montgobert. —

Lors de l'exposition du cinquantenaire de la bataille du 18 Juillet, organisée au château de Montgobert en juillet dernier, par le Club de Retz et la Société historique de Villers-Cotterêts (Présidents MM. Delion et Moreau-Néret), une plaque de marbre fut apposée à l'entrée du château, côté nord, et une autre à l'entrée de la Mairie. Voici les textes de ces plaques :

1) Plaque du château

« Le Maréchal Maunoury, alors commandant de la 6^e armée, eut après la victoire de la Marne son quartier général dans ce château où il reçut le Maréchal Joffre, à cette époque Commandant en Chef des armées Françaises ».

2) Plaque de la mairie

« Le 25 Juillet 1918 Raymond Poincaré, Président de la République, rendit visite au Général Berdoulat, Commandant le XX^e corps d'armée en son P.C. de Montgobert ».

Vivières

Cimetière militaire Anglais et Monument « Passant arrête-toi ».

Route de Villers-Cotterêts à Vivières (I.C. 31), sur la droite dans la montée du Rond de la Reine, se trouvent : un calvaire, un ossuaire et des tombes de soldats de la Garde Irlandaise.

Ils sont là, 98 militaires de tous grades, tués le 1^{er} Septembre 1914, lors de la retraite de Charleroi, aux environs de Villers-Cotterêts, et regroupés vers 1922 dans ce petit cimetière.

Parmi les corps qui s'y trouvent est celui du fils de Lord Cécil qui, primitivement, avait été enterré dans le cimetière civil de Villers-Cotterêts.

Un peu plus loin, de l'autre côté de la route, un monument dit « Passant arrête-toi » perpétue le souvenir de ces héros.

Il fut inauguré le 1^{er} Septembre 1922 par le Docteur Mouffler, en présence de Lord Milner et de Lady Cécil.

Du discours inaugural nous citerons ce passage : « Ce sont des héros, mais ce sont pour nous aussi d'uniques bienfaiteurs.

En se donnant à la France ils se sont donnés à nous-mêmes et c'est grâce à leur sacrifice, librement consenti, que nous devons le bonheur de vivre libres, dans un pays libre, et d'avoir échappé au joug brutal de la servitude ennemie ».

Ainsi s'exprima le Docteur Mouflier en parlant de ces soldats irlandais venus combattre à nos côtés.

Cimetière Civil de Vivières et Monument de Gironde.

Dans le cimetière civil de Vivières se trouve la tombe du Lieutenant Gaston de Gironde et celles de trois cavaliers du 16^e Dragon ayant combattu sous ses ordres : Coban, Charles et Chiffolet. Il y a également 17 tombes de militaires français morts de 1915 à 1918 à l'hôpital complémentaire du château de Vivières.

Le Lieutenant de Gironde, héros de la cavalerie, fut mortellement blessé le 10 Septembre 1914 au cours d'un coup de main où il détruisit au sol une escadrille d'avions de reconnaissance allemands qui se trouvait stationnée un peu plus loin que la ferme de l'Épine, sur le côté gauche de la route allant de Vivières à Vic-sur-Aisne. Transporté mourant au château de Vivières, c'est là qu'il expira et fut enterré sur la pelouse du château. Relevé par la suite, son corps fut inhumé au cimetière de Vivières. Le 22 Février 1921 une dalle recouvrit la tombe. Elle porte l'inscription suivante :

« de Gironde Gaston-Eugène-Marie, Lieutenant du 16^e Dragon, tombé au champ d'honneur le 10 Septembre 1914 à Vivières (Aisne) ».

En dessous :

« Le livre d'or de la cavalerie n'a pas de plus belle page que celle qu'y inscrivit ce jour-là l'escadron de l'héroïque lieutenant de Gironde ».

A l'endroit même où l'escadrille allemande fut détruite un monument fut élevé. Simple pyramide surmontée d'une croix.

Sur la face côté route on lit cette inscription :

« A la mémoire de Gaston de Gironde, lieutenant au 16^e Régiment de Dragons, tombé ici en preux, comme il le méritait. Commandant un escadron envoyé en reconnaissance au milieu des lignes allemandes, fit dans la nuit du 10 Septembre 1914 une attaque héroïque contre un convoi d'aéroplanes allemands qu'il détruisit ».

Au dos figure un paragraphe de la Chanson de Rolland et sur le côté les 13 noms de ceux qui furent tués dans ce combat : 11 soldats et 2 officiers dont de Gironde.

Raid de la 5^e Division de Cavalerie.

Cet exploit de de Gironde eut lieu au cours d'un raid effectué par la 5^e Division de Cavalerie au milieu des lignes ennemies,

raid dont nous allons retracer brièvement l'histoire en citant les notes de Monsieur le comte Berthier de Cœuvres :

« La 5^e Division de Cavalerie, composée des 9^e, 16^e, 22^e, 29^e Dragons plus les 5^e et 15^e Chasseurs plus 3 batteries du 61^e d'artillerie plus un groupe cycliste du 21^e bataillon, soit environ 2.500 hommes, reçut l'ordre, le 8 Septembre 1914, de se glisser derrière les Allemands pour couper la retraite de Von Kluck et faire entendre notre canon de l'autre côté de l'Ourcq. Transportée à cet effet le 6 Septembre 1914 de Versailles à Dammartin, elle y débarqua et se jeta presque aussitôt en forêt par les bois de Nanteuil.

Partie de Lévignen le 8 de très grand matin, sa pointe d'avant-garde, sous les ordres du lieutenant de Fraguier du 15^e Chasseurs, vit flamber un avion ennemi près de la Butte Montigny et se heurta, au carrefour du « bois brûlé », en suivant la route droite, à un convoi de 3 autos allemandes se rendant de Boursonne à Villers-Cotterêts. Au feu ouvert par les occupants qui avaient mis pied à terre, ils avaient riposté, tué quelques hommes et recueilli de précieux renseignements. Puis de là la division gagnant Troësnes y avait attaqué un camp d'avions ennemis, et après un combat sérieux où elle avait subi des pertes, elle s'était retirée sans être poursuivie.

Si elle avait pu circuler ainsi au milieu des bois avec tant de bonheur c'est qu'elle avait eu la chance inespérée de compter dans son État-Major un officier de réserve, le capitaine Jacques Moreau de Coyolles, qui, enfant du pays, connaissait la forêt de Villers-Cotterêts dans ses moindres sentiers pour y avoir chassé à courre depuis sa première jeunesse. On peut dire à coup sûr, et tout le monde s'accorde à lui rendre cette justice, qu'il contribua grandement à sauver la division, non seulement dans la première partie du raid, mais aussi à la fin, lorsque, lui ayant fait traverser la forêt de Compiègne, il la dirigea de telle façon qu'elle put sortir par le pont de la Croix-Saint-Ouen de la zone dangereuse où elle était encerclée ».

Nous allons maintenant raconter en détail les deux hauts faits qui marquèrent ce raid extraordinaire. Le premier, l'attaque d'un convoi allemand au Saut du Cerf, le second, celui réalisé par l'Escadron de Gironde.

1) Un convoi allemand attaqué au Saut du Cerf (extrait de pages d'histoire par Albert de Bertier de Sauvigny).

« Le 9 Septembre 1914 la Division, après avoir bivouaqué la nuit en pleine forêt aux Cornillards près de Vouty, s'était montrée dès le matin à Villers-Hélou où les officiers étaient allés serrer la main du Maire, le Général Chauvenet.

De la hauteur qui domine le village on avait aperçu de gros camions allemands qui circulaient entre Soissons et Villers-Cotterêts et d'autres sur la route de Soissons à Oulchy-le-Château.

Le Général de Cornulier Lucinières, commandant la division, n'eut garde de manquer cette nouvelle occasion de harceler l'ennemi en essayant de couper ses convois.

Du côté de Soissons il envoya un escadron du 16^e Dragons avec le lieutenant de Gironde et sur la route d'Oulchy deux escadrons du 22^e Dragons sous les ordres du Commandant Foullié. Quant au gros de la division on décida qu'il essaierait de regagner la région de Crépy-en-Valois par Erneville.

Il se mit en marche aussitôt, traversa Longpont vers 13 h. 30 aux yeux étonnés des habitants et des châtelains de l'endroit : le comte et la comtesse Henry de Montesquiou remplis de joie et d'admiration ; et s'engagea sur la route du Faîte ayant devant lui le guide habituel que la bonne chance lui avait donné : le capitaine Moreau.

Le capitaine Moreau était arrivé vers 15 h. 30 avec l'avant-garde au Rond de la Reine. Il s'y était arrêté, anxieux de savoir si la division suivait bien et avait pu franchir sans encombre le point délicat du Saut du Cerf, c'est-à-dire la traversée de la route de Soissons à Villers-Cotterêts, lorsqu'éclata la formidable explosion que nous avons entendu à Cœuvres et qu'apparut dans les airs l'énorme colonne de fumée noire qui nous avait tant intrigués.

L'arrière de la division venait d'accomplir un brillant fait d'armes.

Le capitaine Wallace du 22^e Dragons qui la commandait, souffrant depuis la veille d'une crise néphrétique violente, était en automobile, mais n'en déployait pas moins une grande activité, exerçant sa vigilance sur les arrières de la division, et faisant éclairer avec soin les abords de la route par un peloton du groupe cycliste qui l'accompagnait. Un convoi allemand lui ayant été signalé comme s'approchant de la Maison Neuve, il lui tendit une embuscade avec beaucoup d'à-propos et d'adresse, en dissimulant son monde dans les fossés et en haut des talus de la tranchée et des sablières qui précèdent le Saut du Cerf.

Cette attaque à courte distance fut menée avec ensemble et vigueur. La partie du convoi d'automobiles chargées de munitions, sauta presque aussitôt, produisant l'effet que l'on sait.

Jusqu'à la fin de l'année 1919 on put voir en forêt les squelettes des huit camions détruits, dernier témoignage de ce magnifique exploit. Il ne coûta aucune perte au groupe avisé qui l'avait accompli et qui s'empressa de rejoindre le gros de la division. Les Allemands, au contraire, eurent plusieurs tués et blessés que des camions qui suivaient transportèrent à Villers-Cotterêts.

En fait il s'est agi de 116 blessés qui furent amenés à Villers-Cotterêts ».

Le deuxième haut fait sur lequel nous devons revenir est celui de l'attaque au sol d'une escadrille allemande par la troupe du lieutenant de Gironde.

Pour ce faire nous allons vous donner un résumé de l'« Escadron de Gironde », livre de René Chambre, qui retrace cette affaire.

« Le 8 Septembre 1914, à 6 h. 30 du matin, la 5^e division de cavalerie reçoit l'ordre de se porter sur l'Ourcq pour couper la retraite à Von Kluck. Le 16^e Dragons fait partie de cette division et se trouve alors à Lévignen. Il fait mouvement vers Crépy puis, tournant vers l'Est, s'enfonce en forêt de Villers-Cotterêts fonçant droit vers l'Ourcq sans se soucier de l'ennemi qui l'entoure de toute part.

Le 9 Septembre le 2^e escadron du 16^e Dragons est envoyé en reconnaissance vers Soissons. C'est l'escadron du lieutenant de Gironde. Aux portes de la ville il se heurte à une forte résistance et doit faire retraite. Il est totalement encerclé dans les lignes allemandes. Les hommes et les chevaux sont sans cesse harcelés par les uhlans. Ils sont fourbus. Ils se réfugient dans une ferme isolée, la ferme de Chauffour vers la corne nord-est de la forêt de Villers-Cotterêts. Ils sont là une centaine d'hommes commandés par un lieutenant, le lieutenant de Gironde et 4 sous-lieutenants : Kérillis, Villelume, Ronin et Gaudin de Villaine.

L'intention de de Gironde est de traverser le plateau de Mortefontaine, franchir le Vaudy et se glisser en forêt de Compiègne. A 10 heures du soir on se met en route, conduit par le fermier du lieu. La troupe, en silence, traverse un gué entre Cœuvres et Laversine. Les chevaux dorment debout tellement grande est la fatigue. La troupe arrive à la ferme de Vauberon appartenant à Monsieur Ferté.

Assis en face de la cheminée, de Gironde explique ce qu'il veut faire, à savoir :

- 1) mutiler les chevaux en leur coupant les tendons
- 2) mettre la ferme en état de défense
- 3) attendre l'arrivée de l'ennemi et livrer un dernier baroud.

Soudain un homme entre dans la pièce, un civil ; c'est M. Valois de Montigny-Lengrain. Il vient rendre compte qu'il a vu en passant sur la route entre Vivières et Pouy une escadrille de 8 avions ennemis, au repos, sur le bord de la route.

De Gironde décide immédiatement de les attaquer. M. Valois conduit la troupe au carrefour de la raperie de Pouy. Là les ordres sont donnés. Kérillis et Villelume attaqueront avec deux pelotons à pied, en bordure de la route côté gauche en direction de Vivières. Gaudin de Villaine et de Gironde profitant du désarroi de l'ennemi, mis en éveil par les premières salves, le chargeront à cheval par derrière, côté droit de la route.

Le sous-lieutenant Ronin restera en réserve derrière la raperie, gardant les chevaux des combattants à pied.

De Kerillis et sa troupe, en rampant, arrivent à quelques pas d'une sentinelle qui garde le camp. Un coup de feu éclate, la sentinelle tombe foudroyée. « Feu à volonté sur le convoi » crie de Kerillis. Trois salves sont tirées. Alors, comme convenu, de Gironde et Gaudin de Villaine chargent au cri de « Vive la France ». Le crépitement d'une mitrailleuse lourde y répond. Gaudin de Villaine tombe le premier, puis de Gironde et plusieurs cavaliers. Kerillis se porte au secours de de Gironde et reçoit l'ordre de prendre le commandement. Le maréchal des logis Jourdan et quelques hommes se jettent sur la mitrailleuse, tuent les servants et la détruisent ; Jourdan est grièvement blessé. De Kerillis et Villelume, aidés de 40 hommes restés valides, se jettent sur les avions et les détruisent à coup de sabre et de hache. Le chef de l'escadrille est tué de la main de Kerillis mais celui-ci reçoit en même temps une balle dans l'épaule. Le corps à corps continue féroce, inhumain. De Kerillis, à nouveau blessé au ventre, s'effondre dans le fossé.

Pendant ce temps Ronin entendant les bruits de la bataille et ne recevant pas d'ordres, décide de se porter au secours de Villelume qui soutient seul la lutte. Il quitte la raperie, arrive sur le lieu du combat et charge. Mais il butte contre des camions éventrés et se rend vite compte que lutter à cheval est impossible. Il fait mettre pied à terre et déjà les Allemands lèvent les bras en l'air. Mais sur la route, un détachement de cyclistes allemands, venant de Vivières, où le bruit de la bataille a été entendu, prend position et ouvre le feu.

Ronin rassemble ses cavaliers et se replie vers la raperie de Pouy. Villelume et les quelques dragons à pied, survivants, font de même pour y retrouver leurs chevaux. 27 rescapés dont 8 blessés font là leur jonction. Entraînés par leurs officiers : Villelume et Ronin, ils s'enfoncent au galop dans la nuit, laissant loin derrière eux l'ennemi qui les poursuit.

Pendant ce temps deux dragons, au péril de leur vie, emportent de Kerillis, grièvement blessé, vers la raperie. Quand ils y arrivent il n'y a plus personne. Bientôt quelques rescapés apparaissent. Des chevaux errants sont récupérés dont celui de Kerillis. De Kerillis est hissé sur sa selle, deux dragons à cheval l'encadrent et le soutiennent. Les autres vont à pied, carabine en main. En tout six ou sept hommes qui dans la nuit se dirigent vers Montigny-Lengrain. Ils y arrivent à 4 h. du matin. Le pays est vide d'Allemands. Le curé, l'abbé Saint-Cyr, les accueille et organise le camouflage. Avec l'autorisation de leur chef, les dragons sont habillés en civil et répartis dans différentes familles. Leurs effets et leurs armes sont enterrés. Les chevaux sont camouflés en chevaux de labour. De Kerillis est l'hôte de l'abbé Saint-Cyr qui panse ses blessures, puis le fait transporter chez le fermier Raynaud. A 6 heures du matin l'ennemi prend possession du village et

s'y installe. On fait passer de Kerillis pour un tuberculeux à la dernière extrémité. Les officiers Allemands ne le regardent même pas. Pendant 3 jours il vivra là, à leur côté, recueillant de la bouche même de l'ennemi de précieux renseignements. Grâce à l'instituteur, à l'abbé Saint-Cyr et au fermier Raynaud, ces renseignements sont vérifiés et transmis au commandement français par l'aspirant Maistre, rare survivant du peloton Gaudin de Villaine, qui réussit à joindre un état-major de corps d'armée venant d'arriver à Villers-Cotterêts le 13 au lever du jour. Le 13 au soir Montigny-Lengrain est repris et de Kerillis libéré.

Revenons à la troupe de Villelume et Ronin que nous avons quittée à la râperie de Pouy. Elle a échappé à la poursuite de l'ennemi mais se retrouve au milieu de champs inconnus, sans cartes, sans cartouches, hommes et bêtes harassés de fatigue. Ces cavaliers gagnent Vaubéron, comptant y retrouver de Kerillis. Il n'y est pas. Au lever du jour ils sont à la ferme de Hautefontaine. Ils y passent la journée. Le soir ils partent en direction de la forêt de Compiègne mais ne peuvent s'y infiltrer. A Saint-Étienne, à Pierrefonds, à Retheuil, partout ils rencontrent l'ennemi. Traqués de tous côtés ils retournent à Saint-Étienne. Les hommes se mettent en civil et se cachent chez l'habitant. Les deux officiers restent en tenue et se cachent dans une cave creusée dans la pierre au bord de la route, cave qui appartient à la famille Bouland. Le lendemain 11 Septembre, ils sont découverts par un convoi d'artillerie allemande. Sommés de se rendre ils ouvrent le feu. Villelume tue un officier allemand, Ronin un sous-officier et deux hommes. L'ennemi ne pourra s'emparer d'eux qu'en menaçant de tuer la famille Bouland prise comme otage. Transférés de Saint-Étienne à Soissons puis à Vic-sur-Aisne, ils sont condamnés à mort puis grâciés et emmenés en captivité.

Pendant ce temps, que se passe-t-il sur le champ de bataille de la route de Vivières en ce matin du 11 Septembre ? Les Allemands rescapés ont réuni dans une même tombe les corps des dragons tués et celui du lieutenant Gaudin de Villaine. Ils ont transporté les blessés, Français et Allemands, au château de Vivières où se trouve leur ambulance. Parmi ceux-ci est Gaston de Gironde. Il ne survivra pas à ses blessures. Avant de mourir il se tourne vers son voisin de lit, le brigadier Gruel, et lui dit : « Adieu Gruel, tu retourneras là-bas. Tu reverras un jour le Colonel. Tu lui diras que ceux de l'Escadron sont morts en braves ». Ce fut ses dernières paroles.

Lorsque le 13 Septembre les chasseurs à cheval reprirent Vivières ils y trouvèrent les tombes du lieutenant de Gironde et du brigadier Créty, côte à côte, sur la pelouse du château ».

Taillefontaine

Le dernier monument se rapportant à la guerre de 1914-18 que nous citerons se trouve en pleine forêt, à une centaine de

mètres de la maison forestière de Bois Hariez.

Ce monument est constitué par un bloc de grès dressé, mesurant 90 cm de large et 1 m 80 de haut environ. Il est surmonté d'une croix. Une plaque scellée sur une des faces porte cette inscription :

Dieu Patrie

Ici est tombé le 30 Juin 1918, frappé dans un combat aérien, le lieutenant Bernard de Girval, du 13^e bataillon de Chasseurs Alpins, pilote à l'escadrille de combat SPA 75 dites des Cigognes.

Chevalier de la Légion d'Honneur

Croix de Guerre

C'est à cette même escadrille des Cigognes que le héros Compiègnois et légendaire, Guynemer, appartenait.

**

Nous allons maintenant décrire les monuments et tombes qui se rapportent à la deuxième guerre mondiale 1939-45 en reprenant le même ordre géographique que précédemment.

— Guerre de 1939-45 —

Villers-Cotterêts

Au calvaire, à l'intersection de la R.N. N° 2 conduisant à Soissons et de la route de Dampleux, une plaque indique qu'à la libération, en août 1944, Kania de Fleury appartenant aux forces françaises de l'intérieur, fut tué à cet endroit par l'équipage d'une voiture Croix-Rouge allemande battant en retraite.

Dans le parc du château François I^{er}, le long de l'allée des Pots, un monument très simple rappelle qu'à cet endroit, le 28 Août 1944, le F.F.I. Angot Félix, épicier rue de Soissons, trouva la mort dans des conditions particulièrement affreuses. S'étant aventuré dans ce parc, en compagnie de Léger André, ils tombèrent sur une troupe de SS, appartenant à une Panzer Division en retraite. Angot fut fait prisonnier et placé sur un camion. Le tout fut arrosé d'essence par l'ennemi qui y mit le feu. Angot périt carbonisé.

Il y a quelques années le Souvenir Français restaura ce petit monument qui avait été élevé par les soins des anciens combattants F.F.I.

Place Aristide-Briand, dans le passage qui mène à la rue de Soissons, une plaque à la mémoire d'Anfroy Émile est apposée sur la façade de l'immeuble où habitait ce Cotterézien.

Il fut tué à l'une des fenêtres du 1^{er} étage de son logement, à l'aube du 29 Août 1944, par un coup de fusil tiré par un soldat allemand appartenant à une unité venant du camp Blücher pour reprendre la mairie et le château.

Aux grandes allées une plaque indique également l'endroit où fut tué M. Curot le 28 Août 1944. Il était sorti de chez lui pour regarder passer un groupe d'artilleurs et leurs pièces, groupe qui se retirait en passant par le parc pour rejoindre la route de Soissons en évitant le centre de la ville. Il fut tué par une grenade que lui lança un soldat allemand en passant.

A la Société Générale, rue Alexandre Dumas, à l'intérieur, la Direction générale de cette banque a fait poser une plaque sur laquelle on lit :

« A la mémoire de Boulanger Yvon, employé de la Société Générale, bureau de Villers-Cotterêts, mort pour la France 1939-45 ».

En effet Yvon Boulanger et sa femme appartenaient tous deux au réseau « Arc-en-ciel ». Ils furent déportés et lui mourut pendant cette déportation.

A la Gare de Villers-Cotterêts, la S.N.C.F. a fait apposer sur le mur intérieur, le long du premier quai, une plaque « A la mémoire des agents de la S.N.C.F. tués par faits de guerre 1939-1945 ».

Stuard André - cantonnier
Ducellier Armand - facteur
Ducrot Gaston - homme d'équipe.

Maison de Retraite de Villers-Cotterêts. Elle fut également pendant la deuxième guerre mondiale transformée en hôpital complémentaire, puis occupée par l'ennemi comme caserne jusqu'à la libération.

Dans les années qui suivirent celle-ci, le 11 Novembre, les anciens combattants revenant du cimetière militaire, allaient, dans la cour intérieure de cette maison de retraite, déposer des fleurs sur les tombes de deux militaires Français qui y étaient soit disant enterrés. Tombes anonymes où seul un casque français coiffant la croix de la tombe indiquait la nationalité du mort.

A cette époque on racontait qu'une ambulance transportant un officier français blessé, s'était présentée à la maison de retraite en Juin 1940 pour faire hospitaliser ce blessé. Se trouvant en présence de soldats ennemis l'officier français avait instinctivement tiré son revolver hors de l'étui. Il avait immédiatement été abattu ainsi que le conducteur de l'ambulance et leurs corps inhumés dans la cour intérieure du château.

Vers 1950 la mairie ayant demandé au service des sépultures de relever ces deux corps pour essayer de les identifier, l'exhumation fut décidée. Elle eut lieu sous une pluie battante en présence de Monsieur Bellot, adjoint. On ne trouva que deux squelettes de chiens.

Il paraît que cette macabre plaisanterie était souvent pratiquée par l'occupant.

Pisseleux

A l'intersection de la route de La Ferté-Milon R.N. 36 et de la route droite (route forestière), un petit monument très simple rappelle l'endroit où fut tué, le 28 Août 1944, le F.F.I. Rousselle René, par les membres d'un convoi allemand qui traversait la forêt. Ce petit monument fut élevé après la libération par les soins des anciens F.F.I.

Longpont

Sur la route de Corcy à Longpont D 17, après la route du Faîte, se trouve la tombe du lieutenant aviateur Monty André, descendu le 8 Juin 1940 en combat aérien, après avoir lui-même abattu 3 avions ennemis.

Il fut inhumé sur place à côté des débris de son appareil. Sa mère qui demeure à Eaubonne, vient encore chaque année sur la tombe de son fils. Le lieutenant Monty était marié et avait un fils âgé de 6 mois à l'époque. Depuis, sa femme est décédée, mais son fils, marié et père de deux enfants, vient également presque tous les ans sur la tombe de son père et ne manque pas de rendre visite à Madame Bocquet, femme de l'ancien maire de Longpont, qui est toujours restée en correspondance avec cette famille depuis 1940.

A l'intersection de la route de Chaudun et de la ferme de la Grange, se trouve un calvaire élevé à la mémoire des Enfants de Longpont tués de 1939 à 1945 :

Bernard, Guillaume, Lebrun, Lisle et Pamula.

Il est dû à la générosité de Madame Mocquet mère.

Vivières

Dans le cimetière communal, non loin des tombes des cavaliers de l'escadron de Gironde, se trouvent 9 tombes d'aviateurs de la Royal Air Force, totalité des membres de l'équipage d'un bombardier descendu par la D.C.A. le 23 Avril 1944 dans les environs.

Les Monuments aux Morts

Il nous faut parler maintenant des monuments aux morts élevés dans les 21 communes du canton.

La coutume d'élever sur une place un monument aux morts ou de dresser une plaque indiquant les noms des citoyens morts à la guerre a pris naissance au temps des guerres de la Révolution et de l'Empire, l'armée, de par la conscription ou la levée en masse, étant devenue une armée nationale.

Il était normal après l'hécatombe de vies humaines qu'entraîna la guerre de 1914-18, que chaque commune de France songeât à perpétuer le souvenir de ses Enfants disparus.

En principe sur ces monuments il n'y a pas eu d'omissions. Par contre le nom de certains morts figure souvent dans deux communes différentes. Ceci pour des raisons familiales ou professionnelles. En ce qui concerne la guerre de 14-18, tous ceux qui sont inscrits ne sont pas morts obligatoirement au feu ou des suites de leurs blessures. Quelques-uns sont morts en captivité, ou par accident en service commandé, ou des suites de maladies contractées aux armées.

Les victimes civiles ne sont pas toutes non plus tombées sous les balles, les obus, ou à la suite de sévices de l'ennemi. Y figurent également les noms de personnes âgées n'ayant pu supporter les fatigues et la misère de l'évacuation, ou les privations de la captivité.

En ce qui concerne les victimes de la guerre de 1939-45 il faut signaler que sous la rubrique victimes de guerre figurent, à côté des noms de ceux de l'armée régulière, ceux des civils tués par les bombardements, des résistants assassinés par l'ennemi, des Déportés et Prisonniers de guerre morts dans les camps, et également ceux des militaires tués pendant la guerre d'Indochine postérieurement à 1945.

Aucun monuments aux morts ne porte d'inscription concernant les militaires tués pendant la guerre d'Algérie. La guerre d'Algérie ne fut qu'une simple opération de police dit-on. Subtilité de mots pour ne pas reconnaître à ces Français la qualité de combattants. Qu'attend-t-on pour réparer cette injustice et rendre à ces braves l'hommage qu'ils méritent.

Il n'est pas possible dans le cadre de cet exposé d'étudier en particulier les monuments de chaque village. Nous dirons simplement pour terminer quelques mots de celui, élevé au chef-lieu de canton, qui est le plus important.

Monument aux Morts de Villers-Cotterêts

Il est situé au milieu de la place du Docteur Moufflier, à l'emplacement même de l'ancienne Fontaine. Il fut inauguré le 22 juillet 1923 en présence du Président Poincaré, du Maréchal Foch, du Général Mangin et de toutes les personnalités civiles et militaires du département ; le Docteur Moufflier étant maire de Villers-Cotterêts.

Dû au ciseau des artistes Arnold et Dejean, il représente une femme, symbolisant la forêt, qui couvre de son manteau

deux poilus, artisans de la victoire.

Il porte les noms des 133 victimes de la guerre 1914-18 (132 soldats plus 1 civil) et ceux des batailles où ces soldats s'illustrèrent.

Par devant on lit : « La ville de Villers-Cotterêts à ses Enfants morts pour la France ».

Après la deuxième guerre mondiale, en 1948 un projet fut déposé en mairie pour élever un autre monument dans le jardin de la S.N.C.F., près de la gare, pour honorer les morts de la guerre 1939-45. Ce projet ne tarda pas à être abandonné. En 1952, à la suite d'une démarche des Anciens Combattants (Médailleurs militaires - U.N.C. - A.C.P.G.), le conseil municipal, sous la présidence de Maître Briand, maire, dans sa séance du 26 Janvier, décida d'aménager le monument aux morts de la guerre 1914-18 existant, pour que les noms des victimes de la guerre 1939-45 puissent y être ajoutés.

Cet aménagement fut confié à Monsieur Rousillon, architecte à Paris, 22 Rue Debucourt, dont la famille habitait à Villers-Cotterêts rue de la Faisanderie. Cet enfant du pays était assisté de M. Pierre Jardel, artiste décorateur. Les travaux furent exécutés par M. Defruit, marbrier, avec des blocs de pierre provenant de la Société des Carrières de l'Oise à Bonneuil-en-Valois. Le prix de construction fut de 306.000 anciens francs.

De chaque côté du monument deux petites pyramides d'obus en pierre, situées à la base, furent enlevées, et deux dalles, une de chaque côté, furent accolées verticalement au monument. Sur ces dalles furent gravés les noms des 11 soldats tués au cours de cette deuxième guerre et de 25 autres personnes : victimes civiles tuées par les bombardements à Villers et au cours de l'évacuation, Déportés morts en camp de concentration, Civils et Résistants tués à la libération. On y ajouta les noms de 4 soldats tués pendant la guerre d'Indochine.

La cérémonie d'inauguration eut lieu le 11 Novembre 1952 par un temps splendide, en présence de M. Daty Sous-Préfet de Soissons, de M. Briand Maire de Villers-Cotterêts, du Conseil municipal au complet, du Délégué départemental des Anciens Combattants, de M. le Doyen de Villers-Cotterêts, des Présidents des associations d'anciens combattants avec leurs drapeaux et des familles des disparus pour lesquelles des sièges avaient été disposés face au monument.

Après l'appel des morts, des discours furent prononcés par le Maire de Villers-Cotterêts et par M. le Sous-Préfet. La fanfare du 15^e Régiment d'Artillerie de La Fère fit retentir la sonnerie aux morts, puis la Marseillaise. Un détachement du 67^e B.I.P. de Soissons rendait les honneurs. Toute la population de Villers-Cotterêts avait tenu à s'associer à cette manifestation ainsi que les enfants des écoles et leurs maîtres.

Fidèlement, chaque année, le 11 Novembre et le 8 Mai, les anciens combattants, tous ensemble, viennent se recueillir devant ce monument. Espérons que ce culte du souvenir sera transmis aux générations futures et par là même contribuera au maintien de la Paix.

M. FROSSARD

*Président Cantonal du Souvenir Français
et de l'Association des A.C.P.G.*

*Vice-Président de la Société Historique
de Villers-Cotterêts.*



Compte rendu de l'activité de l'année 1968

I. — Communications.

En cette année du Cinquantenaire de 1918, nous avons tenu à commémorer les combats victorieux qui se sont déroulés dans notre région :

a) M. Mourichon, Président de la Société historique de Compiègne, nous a retracé de façon d'autant plus émouvante qu'elle était accompagnée de souvenirs personnels, la vie du Général Mangin et son action en 1918.

b) M. Frossard, répondant au désir de tous, nous a présenté l'histoire des monuments militaires de la région et les hauts faits d'armes qu'ils commémorent.

c) Enfin, l'exposition de Montgobert a été consacrée au Cinquantenaire de la Victoire de 1918.

**

Les autres communications ont porté sur les sujets suivants :

a) M. Leroy a présenté l'histoire des écoles de Villers-Cotterêts depuis l'origine, leur développement au XVII^e siècle et a montré la façon parfois assez curieuse dont fonctionnaient ces établissements.

b) M. Moreau-Néret a fait un exposé sur les léproseries au Moyen Age et la disparition de la lèpre au XVI^e siècle. M. le